

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 25 septembre 1886

LES
DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

MOINS qu'il ne soit mort, fit Ripart.
—Ou que, pour une cause quelconque, n'ait été forcé de quitter Paris. S'il en était ainsi, Ripart, nous perdriions absolument notre temps. Mais comme rien ne prouve que cela soit, nous continuerons à ouvrir les yeux et à attendre.

—J'admire ta patience, Mouillon.

—C'est une des principales qualités de notre métier, Ripart ; nous devons être comme le chat qui guette la souris.

La surveillance établie autour de Georgette redevint très active. Elle était d'autant plus facile et plus complète que Ripart, demeurant dans la même maison, savait à peu près tout ce qui se passait chez la jeune fille.

Des mois s'écoulèrent sans que M. Hector fit la plus petite apparition du côté de rue Galande, et que Mouillon entendit parler de lui.

—Ripart avait peut-être raison, pensait-il, mais j'aime mieux croire qu'il est mort que de supposer qu'il ne songe plus à Georgette.

Mais Mouillon, qui s'était déjà donné tant de mal pour n'arriver à aucun résultat, Mouillon n'était pas content. Il ne pouvait voir lui échapper la revanche qu'il s'était promise sans une vive contrariété. Dès lors, il fut tourmenté par cette idée que si M. Hector était mort, il se livrait à une manœuvre inutile. Toutefois, avant d'abandonner son plan, il voulait être bien certain qu'il ne lui restait aucune chance de succès.

Un jour, de grand matin, il arriva rue Galande et frappa à la porte de Ripart, qui dormait encore. Réveillé en sursaut, Ripart sauta à bas de son lit et s'empressa d'ouvrir.

—Tu viens de bonne heure, dit-il en se frottant les yeux, est-ce qu'il y a du nouveau.

—Oui.

—En effet, tu as l'air tout joyeux. Ici aussi, il y a du nouveau.

—Quoi ?

—Apprends que M. Hector Vidal n'est pas mort et qu'il se porte, au contraire, aussi bien que toi et moi.

—Tu sais son nom ! s'écria-t-il.

—Je sais aussi qu'il est garçon, qu'il demeure rue de Berlin et que c'est un débauché de la pire espèce. Il n'a pas un grand train de maison, mais il possède, paraît-il, une assez belle fortune, ce qui lui permet de mener joyeuse vie.

—Je t'admire ! exclama Ripart.

Mouillon eut un sourire qui prouvait suffisamment qu'il n'était pas insensible à la flatterie.

—Apprends encore, reprit-il, que M. Hector Vidal n'a pas oublié mademoiselle Georgette et qu'il ne renonce nullement à ses premiers projets. C'est un gaillard d'une prudence excessive, il doit

prendre plusieurs noms et avoir à Paris autant de domiciles à sa disposition. Songeant avant tout à sa propre sûreté, il a soin de ne se faire jamais connaître dans le monde interlope qu'il aime à fréquenter ; de cette façon, il se met facilement à l'abri, en compromettant les autres.

Quand Paris a été menacé par les Prussiens, il a envisagé la situation à sa manière : traitant sans doute d'imbéciles ceux qui, dans leur patriotisme, demandaient des armes pour concourir à la défense de la ville et du territoire envahi, il prit la fuite et alla en Angleterre se mettre à l'abri des balles et des bombes. Il est revenu à Paris au mois de juillet dernier, dès qu'il fut bien certain que sa précieuse personne n'avait plus aucun danger à redouter.

Or, depuis son retour, Ripart, j'ai lieu de croire qu'il a mis tout en œuvre pour retrouver Georgette. Son aventure de la rue Vaugelas ne l'a pas corrigé ; ces hommes là, mon cher Ripart, ne lâchent pas facilement leur proie, et je suis fier de ne pas m'être trompé dans le jugement que, tout d'abord,

la gueule du loup, je te permettrai de me dire que je ne suis qu'un présomptueux et un imbécile.

Ripart ébaucha un sourire qui signifiait : Je ne prendrai jamais une pareille liberté.

Mouillon continua :

—Sachant que lorsqu'on marche vers un but, il ne faut négliger aucun moyen d'y arriver, je n'ai pas perdu de vue mademoiselle Albertine depuis qu'elle est sortie de prison. De loin en loin, je fais prendre de ses nouvelles et je suis complètement édifié sur sa conduite, qui n'est pas plus édifiante que par le passé. Je dois te dire qu'elle ne me connaît pas, ce qui me permet de l'approcher de très près, lorsqu'il me vient à l'idée de passer une heure ou deux au bal de la *Reine-Blanche*, qui est maintenant le théâtre de ses exploits. Cette fille aime le bal à la folie ; pour une polka ou une contredanse elle vendrait son âme au diable.

Dimanche soir, écoute bien ceci, Ripart, je vis un individu bien vêtu et bien ganté, paraissant âgé de trente à trente-cinq ans, accoster Albertine au milieu du bal. Si incomplet que soit le signale-

ment que nous avons de M. Hector, je me sentis tressaillir de joie et je me dis aussitôt : C'est lui !

—Alors, qu'as-tu fait ?

—Tu vas le voir. Albertine ayant fait en arrière un pas de surprise, je compris qu'elle le revoyait pour la première fois depuis leur complot de la rue Vaugelas. Souriant, il lui avait tendu la main. Après un moment d'hésitation, elle se décida à s'avancer vers lui et à mettre sa main dans la sienne. Je jugeai qu'Albertine n'avait pas de rancune et que la paix était faite.

Pendant deux ou trois minutes ils causèrent avec beaucoup d'animation ; malheureusement, j'étais trop éloigné d'eux pour entendre ce qu'ils se disaient, et quand je me fus suffisamment rapproché, ils quittèrent la place et se dirigèrent vers l'escalier de la galerie où il y a des tables et des sièges pour ceux qui veulent se rafraîchir. Je ne perdis pas une seconde ; je m'approchai d'une habituée de l'établissement et lui demandai s'il ne lui serait pas agréable de s'asseoir à une table avec moi et de prendre un rafraîchissement. Elle me regarda, fit la bouche en cœur et, sans plus de façon, s'accrocha à mon bras. Vite, je l'entraînai vers l'escalier, nous montâmes à la galerie et j'eus le bonheur de trouver libre la table voisine de celle près de laquelle Albertine et son cavalier venaient de s'asseoir.

Le garçon servit les rafraîchissements, et tout en causant avec la conquête que je venais de faire, afin de jouer

mon rôle sans être remarqué, j'ouvris mes deux oreilles pour entendre ce qu'ils disaient à côté.

—Eh bien ? fit Ripart, qui grillait d'impatience.

—Ils parlaient si bas que je ne pus entendre que quelques mots. Un autre que moi n'aurait rien compris ; mais avec un mot qui parvenait à mon oreille, je construisais une phrase, et je pus suivre ainsi leur conversation.

J'acquis d'abord la certitude que c'était bien M. Hector. Je devinai ensuite qu'Albertine lui réclamait le prix du marché qu'ils avaient fait à la Tour Solferino et qu'il promettait de s'acquitter de sa dette. Ces mots : Georgette, Sarrue, rue de Meaux, rue Berthe, que j'entendis encore, m'apprirent que M. Hector demandait ce que la jeune fille était devenue et qu'Albertine, ne le sachant pas plus que lui, lui donnait autant qu'elle le pouvait le moyen de la retrouver.



Il arriva rue Galande et frappa à la porte de Ripart, qui dormait encore.—Page 89, col. 1.

j'ai porté sur lui.

—Je suis émerveillé, dit Ripart ; comment as-tu appris tout cela ?

—Je vais te le dire. Tu as été trois jours sans me voir ; eh bien, pendant ces trois jours je me suis occupé de notre homme ; ce que je viens de te dire est le résumé des renseignements que j'ai pu recueillir ; si tu trouves que c'est peu, nous tâcherons d'en savoir d'avantage. Moi, je suis satisfait pour l'instant : j'ai les yeux sur M. Hector, et si je ne mets pas la main sur lui avant un mois, c'est qu'il aura été aussi sage qu'il est prudent, ou que décidément il est plus fort que moi. Mais comme je te l'ai dit, il en tient toujours pour mademoiselle Georgette ; on lui a arraché sa proie, il voudra la ressaisir : la jolie ouvrière manque sur la liste de ses victimes. Si je me trompe, Ripart, si notre homme ne vient pas se fourrer dans